



**Théâtre Gérard Philipe**  
Centre dramatique national de Saint-Denis  
Direction : Jean Bellorini

# REVUE DE PRESSE

## KROUM

de Hanokh Levin - mise en scène Jean Bellorini

Avec la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg

spectacle en langue russe, surtitré en français

Du 18 au 28 janvier 2018

Théâtre Gérard Philipe - centre dramatique national de Saint-Denis

Création le 7 décembre 2017 à la Nouvelle Scène du Théâtre Alexandrinski



© Anastasia Blur

**PRESSE MENSUELLE**

# LA TERRASSE - 20 janvier 2018

## ENTRETIEN

Dans le parcours de Jean Bellorini, la littérature russe occupe une place centrale. Avec la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg, il choisit toutefois de travailler sur un texte aussi étranger à cette culture qu'à la sienne : *Kroum l'ectoplasme* de l'auteur israélien Hanokh Levin.

**Depuis votre mise en scène de *La Mouette* de Tchekhov (2003) jusqu'à votre *Karamazov* d'après Dostoïevski (2016), en passant par *Le Suicidé* de Nicolai Erdman (2016), vous avez abordé la culture russe avec des comédiens français. Pourquoi collaborer aujourd'hui avec le Théâtre Alexandrinski ?**

**Jean Bellorini :** Il y a quelques saisons, j'ai rencontré Patrick Sommier qui œuvre avec son association L'Art des Nations fondée en 2015 à créer des échanges entre la France, la Russie et la Chine. J'ai grâce à lui pu échanger avec Valéry Fokine, directeur du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg, le plus vieux théâtre de Russie. Dans une perspective de renouveau des traditions, de nombreux metteurs en scène européens ont déjà été invités à travailler avec la troupe du théâtre, mais jamais encore de Français. Une collaboration m'a alors été proposée, que j'ai acceptée par désir de me confronter à d'autres pratiques et dans le cadre de mon projet à la tête du TGP, que je veux ancrer dans le territoire le plus proche mais aussi ouvrir au lointain.

**Le choix de *Kroum l'ectoplasme* de Hanokh Levin va aussi dans le sens de cette ouverture...**

**J.B :** En effet. Et surtout, en plaçant les comédiens comme moi-même en situation d'étrangers, il permet une véritable rencontre entre nos deux cultures de théâtre très différentes. Fable très simple dont le personnage éponyme rentre chez lui après un séjour en Occident où il a échoué à faire fortune, Kroum est aussi loin de l'héroïsme à la russe que de l'héroïsme à la française.

**« L'humour de Hanokh Levin a constitué un pont entre Russes et Français. »**

**Avez-vous décidé d'ancrer votre mise en scène dans un contexte israélien ?**

**J.B :** La question s'est posée de savoir s'il fallait travailler sur le folklore juif. Mais, la pièce n'étant pas clairement située sur le plan géographique, j'ai pris une autre direction, très universelle, comme l'humour de Hanokh Levin qui a constitué un pont entre Russes et Français dans ce projet. Nous nous sommes aussi beaucoup inspirés de la comédie italienne pour porter l'histoire du anti-héros de la pièce.

**Pour *Le Suicidé*, vous avez travaillé avec les comédiens du Berliner Ensemble. Cette expérience de l'écart est-elle proche pour vous de celle de *Kroum* ?**

**J.B :** Les pratiques françaises sont beaucoup plus proches des usages allemands que des russes. Chez les comédiens du Théâtre Alexandrinski, qui cultivent l'excellence historique de leur institution et que l'on a très rarement vus sur nos scènes, j'ai découvert une immédiateté dans l'investissement qui n'existe pas en France, où l'on a peut-être une approche plus cérébrale et distanciée du théâtre. Cette différence de fond a rendu le partage d'autant plus passionnant. Il doit beaucoup à Macha Zonina, qui en tant qu'interprète a apporté son regard à cette création.

**Propos recueillis par Anaïs Heluin**

# TRANSFUGE - janvier 2018

## «J'AI VOULU UN *KROUM* OÙ LE CYNISME DEVIENT JOYEUX»

À la veille de la première de *Kroum* à Saint-Pétersbourg qui se joue en janvier au Théâtre Gérard Philipe, son metteur en scène Jean Bellorini nous raconte le travail qu'il a mené avec la troupe du théâtre Alexandrinski. Comment monter une pièce aussi drôle et pathétique signée d'un auteur culte israélien avec une troupe russe d'exception ? Jean Bellorini nous répond.

### Comment s'annonce la première de *Kroum* à Saint-Pétersbourg ?

C'est toujours compliqué de parler en ce moment fébrile, juste avant la première. C'est la première fois que je travaille dans l'ordre du comique. Pourtant, je n'ai jamais pensé *Kroum* comme une pièce comique, ce n'est pas un vaudeville mais il y a dans l'écriture une articulation rapide qui demande un dialogue, une respiration avec des rires dans la salle.

### Pourquoi, après *Karamazov* et *Le Suicidé* l'automne dernier, choisir un texte comme celui-ci ?

Je voulais revenir à la fable et au théâtre. La troupe russe voulait un texte français, moi un texte russe, mais très tôt, j'ai proposé *Kroum*, une fable simple, très claire, aux répliques courtes, où l'on se repère sans comprendre. Parce que je ne parle pas russe ...

### Comment faites-vous pour diriger les acteurs si vous ne parlez pas russe ?

J'ai une interprète qui est mon prolongement. Et c'est très important de se dire que l'on n'entend pas les acteurs, mais qu'on les écoute. On devient ainsi beaucoup plus proche de l'acteur, au-delà du sens. C'est assez incroyable de se rendre compte qu'il y a une musique universelle de la langue. Un enchaînement musical qui rend plus lisible certains passages. On est obligé de préparer bien plus, on ne peut pas inventer mais se souvenir sans cesse que l'écriture théâtrale est avant tout musique .

### Quelle lecture avez-vous fait de cette pièce déjà mise en scène par Krzysztof Warlikowski il y a dix ans ?

C'est une pièce lumineuse et terrible, d'une violence évidente. Warlikowski s'attachait à l'exil, alors que moi je m'attache à l'immobilisme. Il y a un désespoir dans le fait que rien ne bouge parmi ces gens, dans ce quartier. L'humour et le cynisme l'emportent, comme l'annonce la dernière réplique. J'ai voulu la pièce comme une comédie italienne, à la Ettore Scola, où le cynisme devient joyeux... Parce qu'on ne peut pas faire autrement que de vivre.

### « Les personnages de *Kroum* sont d'une impassible laideur d'âme » écrivez-vous dans la présentation de la pièce...

Ils sont tous atroces, d'un égoïsme, d'une mesquinerie folle. Et en même temps, ils sont lumineux, il y a une forte affection entre eux, dès qu'il y en a un qui s'en va, ils ne lesupportent pas. Il y a une nécessité de l'autre qui est sans cesse exprimée. Vous travaillez avec la troupe du théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. Diriez-vous qu'il y a un jeu russe particulier ? Il est évident qu'il y a une immédiateté et une entièresité de l'acteur, une faculté d'être investi immédiatement que je n'avais jamais rencontré. C'est l'école russe, Meyerhold est passé par là évidemment. Mon rôle a été de leur dire qu'il fallait laisser apparaître le théâtre. J'ai essayé de les amener à la distance. Mais ils avaient tous les larmes aux yeux au bout de quelques minutes en lisant le texte. Ce n'est pas toujours le cas chez nous. Mais, d'autre part, ils pratiquent ici un théâtre de répertoire, il y a donc quelque chose du métier, de l'artisanat chez les acteurs, plus qu'en France. En France, la répétition, est là pour cultiver l'état de grâce, là, ça arrive extrêmement vite, et ça repart. L'enjeu était de le faire revenir. Nous y sommes.

Propos recueillis par Oriane Jeancourt Galignani



### LA SALADE FRANCO-RUSSE DE BELLORINI

#### Pièces à l'affiche

Jean Bellorini aime l'âme russe. L'an dernier, il adaptait à Avignon *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski et sa saison 2016-2017, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, affichait aussi Erdman, Grossman, Akhmatova et Tchekhov ! Cela révèle une forte préférence, mais c'est aussi une politique. Chaque année, Bellorini choisit ce qu'il appelle une couleur. La prochaine sera italienne. Pour ce printemps, le projet était de travailler sur un texte russe avec une équipe russe. L'association de Patrick Sommier l'Art des nations a joué les entremetteuses. Le Théâtre Alexandrinski de Saint-Petersbourg s'est jeté dans l'aventure, comme l'avait fait une saison plus tôt l'Atelier Piotr Fomenko de Moscou, avec Christophe Rauck et le Théâtre du Nord, autour de *Amphitryon* de Molière. Les Pétersbourgeois auraient voulu jouer une pièce française. Finalement, c'est une pièce israélienne qui a été choisie : *Kroum* de Hanokh Levin. Une sorte d'anti-pièce avec un anti-héros : médiocre entouré de médiocres, il n'est qu'un « ectoplasme » !

Le metteur en scène a travaillé avec une interprète. « Je dirige beaucoup à l'oreille, dit-il. Cela s'est bien passé, les phrases sont rapides et rythmées. La pièce de Levin est une fable simple, selon laquelle seuls le cynisme et l'humour

peuvent l'emporter. J'ai abordé la pièce d'une manière différente de ce qui a été fait jusqu'à maintenant, par le biais de l'exil. Je l'ai traitée à partir de l'impossibilité de partir : on reste toujours dans sa tête, écrasé par la société. » Pour les acteurs russes, l'expérience n'était pas simple. Dans leur pays, on répète une pièce pendant des mois, parfois pendant une année. « C'est inhabituel pour les acteurs de là-bas, dit le metteur en scène. Mais cela les stimule, d'aller plus vite. Ils ont des horaires très lourds : de 9 à 16 heures, ils répétaient *Kroum*. Puis en soirée, ils jouaient *Crime et châtiment* ! Ce sont des comédiens très maîtrisés, avec une certaine peur de leurs réactions. J'ai essayé de les déplacer vers le hasard, le présent, l'inconscient. Finalement, je les ai un peu dirigés à l'italienne, en pensant aux films de Risi et de Scola ! »

Les équipes française et russe se sont partagé certaines tâches. Le décor est franco-russe. Mais au dernier moment, Bellorini a appelé Macha Makeïeff pour les costumes. Il lui fallait la touche très spéciale de Macha, la Française au nom russe...

Gilles Costaz

Théâtre Gérard-Philippe,  
du 18 au 28 janvier 2018.



**Le livre.** *Le Théâtre choisi I* de Hanokh Levin rassemble trois comédies, dont *Kroum* et *Ectoplasme*. *Kroum* rentre au pays. Il n'a rien vu, rien appris, rien vécu, si ce n'est la conviction que les humains sont définitivement classables en deux catégories : ceux qui savent profiter de la vie et ceux qui en sont incapables.

Texte original en hébreu traduit en français par Laurence Sendrowicz

Éditions Théâtrales, 176 pages, 18,50 €

**PRESSE HEBDOMADAIRE**

# LE CANARD ENCHAÎNÉ - 24 janvier 2018

## *KROUM* (SALADE RUSSE)

Le sous-titre de *Kroum* est : « Pièce avec deux mariages et un enterrement » .

Kroum, le héros, rêve d'écrire le roman du siècle : « Ce que je veux maintenant, c'est me prendre un an ou deux, écrire un roman sur le quartier, en faire du fric et me tirer. » Ça ne marchera pas, bien entendu. Le souffreteux Tougati rêve de guérir enfin, et demande qu'on lui passe de la musique triste : « Excusez-moi de vous déranger, mais je viens de lire dans le journal que les sanglots relaxaient le diaphragme et qu'il était bon pour la santé de pleurer de temps en temps. » Il finira par mourir face au public, sur une chaise roulante... Doupa, la godiche, rêve d'amour et, de dépit, se mariera avec le mourant Tougati . Trouda rêve de Kroum, mais celui-ci ne l'aime pas, alors elle épousera Takhti, qu'elle n'aime pas...

Les II comédiens appartiennent à la troupe du théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. Ils jouent à la russe : expressif, vif, immédiat, franc du collier. Certains sont plus que formidables, ainsi Dmitri Lyssenkov, qui joue Tougati l'affligé – mais il faut dire que le rôle est poignant. Bellorini a introduit un musicien qui, du coin de la scène, glisse quelques notes de piano ou d'accordéon bienvenues, de quoi mettre un peu de grâce dans cette drôle l'amertume. Seul léger embarras : comme les comédiens jouent dans leur langue natale et que le texte est long, les surtitres le sont aussi. Alors que le rire jaillit facilement, à coups de pantonimes et de mimiques, l'émotion est un rien empêché par le temps lecture...

On n'oubliera pas ce moment de grâce : quand l'infirmière valse en poussant Tougati dans son fauteuil roulant, il y a là quelque chose de fulgurant, qui serre à la fois et coeur et enchante à la fois, pas besoin de surtitres.

**Jean-Luc Porquet**

# LES INROCKUPTIBLES - 12 janvier 2018

## *KROUM* D'HANOKH LEVIN : GLANDEURS ET INDOLENCE

Jean Bellorini réactualise en finesse *Kroum* d'Hanokh Levin. Une ode aux joies de l'aquabonisme incarnée avec brio par la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg.

Comme Ulysse, Kroum a fait un long voyage. Sauf qu'avec Hanokh Levin, rien ne se passe comme dans les légendes. Il suffit d'une première réplique en guise de débrief à l'adresse de sa mère pour que l'auteur israélien sacre son héros « Roi de la lose » dès sa descente d'avion et avant même qu'il n'ait pris le temps de défaire ses valises. « Non, je n'ai pas réussi, maman. Non, je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Non, je n'ai pas avancé d'un pouce, non, je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. »

Champion de l'humour noir, Levin tord le cou aux fantasmes dorés sur tranche de la gloire sociétale. Il jubile. Avec le personnage de Kroum, l'ectoplasme, ce retour à la case départ de la cité de l'enfance devient un drôle d'hommage au dilettantisme de tous ceux qui trouvent enfin leur place en assumant demeurer à jamais sur le bord de la route de la réussite.

### **Le sucré salé de la chronique d'une bande de paumés**

Depuis quelques années et à l'occasion de ses créations à l'étranger, Jean Bellorini remet au goût du jour le répertoire d'un théâtre populaire où l'antihéros représente la figure ultime d'une résistance au système. En 2016, avec *Le Suicidé* de Nicolas Erdman, il entraînait les acteurs du Berliner Ensemble dans une tragicomédie où un chômeur prêt à en finir avec la vie dénonçait la sinistre absurdité de l'ère soviétique.

Aujourd'hui, c'est avec la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg qu'il redonne des couleurs à la bannière de *Kroum* pour s'attaquer avec tendresse à la déshumanisation de la planète mondialisée et lui opposer le sucré salé de cette chronique d'une bande de paumés philosophant sur le temps qui passe. Optant pour un décor évoquant les compositions chères au peintre Mondrian, chaque loggia de l'immeuble où Kroum habite avec sa mère est un cube coloré qui renvoie à l'espace ludique des comédies musicales. Ici, chacun des voisins a un surnom ; de Trouda la bougeotte à Shkitt le taciturne, de Tougati l'affligé à Doupa la godiche, tous ne vivent qu'au présent sans se soucier du qu'en-dira-t-on.

### **Un frère en poésie de Federico Fellini**

C'est ainsi que dans ce royaume du small talk et des destins à l'arrêt, on s'entiche de *Hey Boys, Hey Girls* des Chemical Brothers autant que de Schubert et Monteverdi, avant de se pencher au balcon pour chanter Julia des Beatles à la cantonade. S'emparant de l'oeuvre d'Hanokh Levin avec une extrême délicatesse, Jean Bellorini en fait un frère en poésie de Federico Fellini tandis qu'il projette sur les murs de cette cité les images des *Vitelloni* (1953). Le rappel de l'importance de jouir de son inutilité quand tout indique que le monde court à la faillite.

**Patrick Sourd**



**PRESSE QUOTIDIENNE**

# LIBÉRATION - 25 janvier 2018

## KROUM ET CHATOIEMENT

Montée par Jean Bellorini, la comédie noire de Hanokh Levin perd de son cynisme. Et séduit d'autant plus. Kroum, en grosse galère, retourne au pays, chez sa mère, dans le quartier de son enfance. L'occasion de croiser des voisins hypocrites et lubriques, un bel étalon italien, voix grave et chantante, façon acteur porno des années 70, parmi une galerie de personnages convenus, servis par un humour ni radicalement transgressif ni joyeusement régressif. La comédie noire de l'Israélien Hanokh Levin est-elle si passionnante ? Disons qu'elle sent son époque, celle des Trente Glorieuses finissantes (la pièce date de 1975) et sa litanie de satires domestiques, probablement dérangeantes en leur temps mais aux piques aujourd'hui émoussées.

On comprend vite pourquoi, en 2005 à Avignon, Krzysztof Warlikowski en avait présenté une adaptation sordidement dépressive. Restait la possibilité de tirer sur la corde boulevardière du texte, mais ça aurait été franchement l'angoisse. Le metteur en scène et directeur du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, Jean Bellorini, fait un choix inattendu et séduisant : un usage de la couleur qui transforme son adaptation en une sorte de bande dessinée théâtrale. Un immeuble où chaque appartement devient une vignette monochrome. Un Mondrian aux teintes phosphorescentes, dans lequel s'animent des personnages aux poses hiératiques et stylisées, comme de simples traits esquissés. Loin d'abandonner sa fantaisie parfois envahissante, Jean Bellorini la met ici au service d'une épure salutaire, à l'image de cette scénographie où se côtoient couleur chatoyante et noire rigueur de la ligne. Avec cette touche de russe en plus (*Kroum* est interprétée par la troupe Alexandrinski de Saint-Petersbourg), on pouvait de bon droit se poser la question : la bigarrure du projet ne risque-t-elle pas d'estomper le cynisme de la pièce ? La réponse est clairement oui, et quelque part tant mieux.

Augustin Guillot



# LA CROIX - 25 janvier 2018

## HEUREUX QUI COMME KROUM...

Un an après avoir présenté, au TGP, *Le Suicidé* de Nicolaï Erdman, Jean Bellorini poursuit son ouverture aux grandes troupes étrangères avec cette comédie noire à l'enseigne du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg.

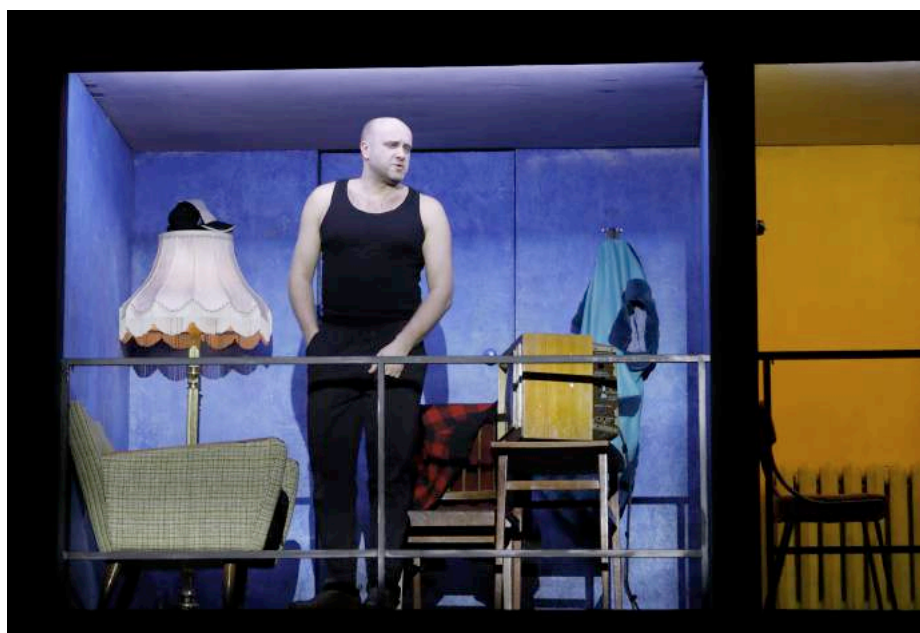
Heureux qui, comme Kroum, a fait un beau voyage, et puis est retourné vivre auprès de sa mère le reste de son âge ! Même s'il revient sans usage ni raison. Sans rien du tout. « Je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger », avoue-t-il. « Je n'ai pas avancé d'un pouce, je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Je n'ai rencontré personne. Je n'ai rien acheté, je ne ramène rien... Dans ma valise, il n'y a que du linge sale et des affaires de toilette. » Ne lui reste que la vieille bande du quartier qui, elle, n'a pas bougé – Trouda, « la bougeotte », son ex-petite amie ; Takhti, « le joyau » cocu et consentant ; Tougati, « l'affligé » souffreteux qui ne se mariera que pour mourir.

Écrite en 1975 par Hanokh Levin, enfant terrible de la scène israélienne disparu en 1999, *Kroum l'ectoplasme* relève de la comédie. Joyeuse, gaillarde, populaire – ce qui ne signifie pas boulevardière, comme, trop souvent, on la considère en France. Mais aussi cruelle, désenchantée sur la marche de l'univers et d'une petite humanité croquignollette et médiocre, aux prises avec le conformisme, la solitude, le perpétuel échec, l'impuissance à être. Ou plutôt condamné « à ne jamais être, avant même de naître ».

Le propos pourrait s'avérer d'un nihilisme insupportable, sans l'humour caustique qui traverse sans cesse le texte (politesse du désespoir ?) et, surtout, sans l'indicible légèreté de la mise en scène de Jean Bellorini, enchâssée dans un décor aussi ingénieux que savant : une façade d'immeuble avec vue sur une suite empilée de minuscules logements prolétaires. Les murs sont de couleurs pétantes, en harmonie avec celles des costumes un rien « Deschiens » (ils sont de Macha Makeïeff !) qui habillent les comédiens russes. Ils sont douze, virtuoses et complices. Jouant, chantant, ils s'ébrouent en liberté sous la gouverne délicate et sûre de Jean Bellorini. Vitali Kovalenko est Kroum, « l'ectoplasme » ; Sergey Mardar, Takhti « le joyau » ; Dmitri Lyssenkov, Tougati « l'affligé » ; Vasilissa Alexéeva, Trouda « la bougeotte »...

Ceci explique-t-il cela ? On pense à Gorki. On pense à Tchekhov. Revient en mémoire l'ultime réplique de *La Cerisaie* : « La vie, elle a passé, on a comme pas vécu. » Lui fait écho la réponse du docteur à Tougati qui réclame une « petite piqûre de bonheur » : « Même la médecine ne peut arriver à faire de votre vie ce qu'elle aurait dû être » ?

**Didier Méreuze**



# LES ÉCHOS - 22 janvier 2018

## ***KROUM*: LES BELLES ÂMES MORTES DE BELLORINI**

Galvanisé par le talent de la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg, le directeur du TGP signe une mise en scène inspirée, mélancolique et drôle, de la farce ultranoire d'Hanokh Levin.

Les compagnonnages avec les grandes troupes étrangères réussissent bien à Jean Bellorini. Après un *Suicidé* spectaculaire et grinçant monté avec le Berliner Ensemble en 2016, le directeur du TGP de Saint-Denis signe une mise en scène gracieuse et mélancolique de *Kroum, l'ectoplasme*, d'Hanokh Levin, avec le Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. On retrouve dans le texte de l'israélien disparu en 1999 le même humour désespéré que dans l'œuvre de Nikolai Erdman. Sauf que les personnages de Kroum n'ont même pas la force de penser au suicide.

La pièce s'ouvre sur le retour de l'enfant prodigue qui, d'emblée, donne le la : « Non, je n'ai pas réussi maman. Non, je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Non je n'ai pas avancé d'un pouce, non je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Non je n'ai rencontré personne. Non je n'ai rien acheté et non, je ne ramène rien. » Ses voisins et ses proches, restés dans leur quartier misérable, n'ont pas davantage progressé dans leur quête d'un confort minimum et sans joie. La mère de Kroum désenchantée ; Tougati, l'affligé, et sa femme Doupa, la godiche ; Trouda, la bougeotte, rejetée par Kroum ; Takhti, le joyau ; Tswita la tourterelle et son amant italien Bertoldo ; Dulce et Felicia, le vieux couple de piqueassiette ; Skitt le taciturne : tous végètent, rêvent « petit », tournent en rond.

### **Décor pictural**

Jean Bellorini joue la carte de l'épure. Le décor, pictural, est symbolique : une coupe d'immeuble, avec ses appartements, carrés de couleurs vives, reflétant les espoirs clinquants de leurs habitants. La musique est omniprésente, jamais envahissante - fluide, elle joue habilement du contraste entre les mélodies classiques jouées/chantées en live, le *Julia* des Beatles et la techno des Chemical Brothers. Le metteur en scène aurait pu faire de cette farce noire un ballet de pantins frénétiques. Il a opté pour une valse mi-burlesque mi-triste, dirigeant avec subtilité la troupe virtuose de l'Alexandrinski, pour faire ressortir par petites touches les failles des personnages, les éclairs de compassion et d'amour qui illuminent leurs regards, les pointes d'humour fugaces qui les transfigurent. Quant à l'acteur qui tient le rôle-titre, Vitali Kovalenko, il excelle dans sa façon d'affirmer, à la dérochée, sa présence « ectoplasmique », pour enfin nous bouleverser dans la scène finale...

Avec ce grand bal d'âmes mortes, Jean Bellorini affermit, resserre son style, démontre que son théâtre est entré dans un nouvel âge, celui de la maturité.

**Philippe Chevilley**

# Libres et éternels enfants de Nicolas Gogol

**THÉÂTRE** À Saint-Denis, la troupe de l'Alexandrinski de Saint-Pétersbourg joue, sous la direction de Jean Bellorini, la pièce de l'Israélien Hanokh Levin, «Kroum l'ectoplasme». Un antihéros qui pourrait appartenir à l'auteur du «Revizor».



**MORCEAU CHOISI**

**Armelle Hélot**  
ahelot@lefigaro.fr

**K**roum l'ectoplasme est un personnage qui a depuis longtemps échappé à son auteur pour devenir un être à part, indépendant et toujours entreprenant... Un paradoxe pour quelqu'un qui souffre d'une profonde et embarrassante velléité! Mais peu de personnages paresseux, habileurs, mythomanes, ligotés par la peur de l'action, oui, peu de personnages occupent une place si importante dans le paysage dramatique international.

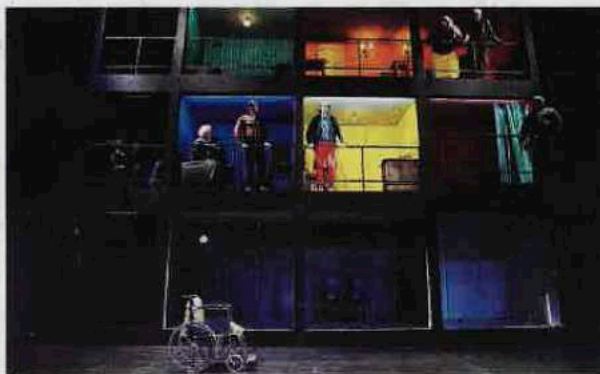
Kroum est né israélien, en 1975, sous la plume acerbe, vive, si humaine d'Hanokh Levin (1943-1999). On a connu Kroum en français, dans la traduction de Laurence Sendrowicz, création épatante de Clément Poirée

avec Scall Delpyrat dans le rôle-titre. C'était en 2004. L'été suivant, à Avignon, Krzysztof Warlikowski et sa troupe lançaient Kroum dans la cour du lycée Saint-Joseph. Ce Kroum-là parlait de la Pologne d'ailleurs. Clairement.

**Faire rire, faire pleurer**

C'est la marque des chefs-d'œuvre. On peut les adapter, les transposer, ils parlent au présent. Dirigeant les comédiens du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg, Jean Bellorini s'intéresse à l'universalité du propos. Mais on a le sentiment d'être en Russie et, plus, on se rend compte que le regretté Hanokh Levin est, comme les acteurs qui le jouent aujourd'hui, un enfant de Gogol.

La production est très réussie. Un décor d'immeuble avec ses studios et ses balcons, couleurs vives, apparitions cocasses ou émouvantes. On joue de haut en bas, de long en large, mais aussi sur le plateau. Une idée de Jean



Décor aux couleurs vives, apparitions cocasses ou émouvantes, la production de Kroum est très réussie.

Bellorini. À jardin, un piano. Parfois accompagné d'un accordéon. On chante. On rit. On se confie. Kroum est le héros, mais sa partition n'est pas plus importante que celle des autres fi-

gures. Une douzaine de comédiens, dans les costumes acidulés de Macha Makeïeff, tout un petit peuple qui pourrait être celui de Tel-Aviv, de Marseille, de Moscou...

Kroum revient de voyage. «Non, je n'ai pas réussi, maman. Non, je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Non, je n'ai pas avancé d'un pouce, non je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé.» Les surtitrages de Macha Zonina sont accessibles et lisibles. Kroum n'est plus un jeune homme dans cette version. Vitali Kovalenko est irrésistible, et ses camarades, tous engagés, tous nuancés, tous capables de faire rire et de faire pleurer, sont formidables. Ils dansent, ils chantent, car, s'il s'agit de survivre, on le fait en chœur! Il y a là un art du jeu russe, expressivité et profondeur mêlées, porté par des artistes à l'humanité très sensible. On ne cherche pas la joliesse, mais la vérité, pas le masque, mais la sincérité. C'est pourquoi chacun est touché, concerné, emporté! ■

**Kroum, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis (93), du lundi au samedi à 20 heures, dimanche à 15 h 30. Tél. : 01 48 13 70 00. Durée : 1h45. En russe surtitré.**

**SITES INTERNET**



### UN *KROUM* RUSSISÉ ET COLORÉ PAR JEAN BELLORINI

Sous la direction de Jean Bellorini au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, l'excellente troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg donne des couleurs pop et flashy au *Kroum* d'Hanokh Levin monté comme une fantaisie musicale.

C'est l'une des comédies les plus célèbres de l'auteur israélien qui recèle aussi une belle et profonde humanité. C'est une peinture du ratage portée par des personnages aux velléités contraires. Aspirés par l'envie comme par l'ennui, ils demeurent constamment entre volonté de changement et immobilisme résolu. Un jeune homme, Kroum, l'édifiant antihéros qui donne son titre à la pièce, revient chez sa mère après une longue absence. Il n'a rien fait, rien gagné, rien concrétisé, mais n'apparaît pas pour autant miné par l'échec qu'il partage avec les siens, tous aussi bons médiocres, enlisés dans leur néant existentiel mais non dépourvu de bonheur. Car la vie prend toujours le dessus. Pour conjurer le triste sort, lui et ses amis parlent, chantent, vivent au gré des unions et des désunions, ils célèbrent des mariages sur le pouce, affrontent la maladie puis la mort trop prématurément venues s'abattre sur la communauté. Leur monde est autant emprunt de légèreté que de gravité. C'est sur ce mince fil d'équilibriste que doit tenir une bonne mise en scène de l'œuvre.

Rien n'est complètement désolé dans la cartographie du malheur que fait le dramaturge, usant même d'un humour noir ou proche de l'absurde. Et il en est parfaitement de même dans la mise en scène de Jean Bellorini qui, en bon portraitiste, croque une galerie de personnages plein de reliefs et d'éclats. Sans aller complètement dans la profondeur intime et même dérangeante du texte, tel que l'avait remarquablement fait Krzysztof Warlikowski en 2005, Bellorini insuffle à sa représentation un ton fantasque et entraînant. Certaines excentricités apparaissent franchement boulevardières, une fine mélancolie pointe par moment. Tout transpire d'émotions contrastées.

L'artiste signe aussi le décor de son spectacle et superpose des boîtes comme autant de petites lucarnes rectilignes qui dominent une cour rassembleuse. Des habitants de tous âges vivent à l'intérieur comme dans des sortes de clapiers qui rappellent l'exiguïté des appartements communautaires de l'Europe de l'Est. Pas sinistres, ceux-ci sont irisés de couleurs chatoyantes qui enrobent, enjolivent, la vie quotidienne et populaire qui se laisse découvrir par les fenêtres.

Après avoir monté *Le Suicidé* de Nicolas Erdman au Berliner Ensemble, Jean Bellorini confirme ses talents à diriger les grandes troupes internationales. Il s'y attelle même avec plus de brio que lorsqu'il met en scène ses comédiens français rendus bien à la peine dans les récents *Frères Karamazov* avignonnais. Les acteurs russes se montrent épatants et généreux dans cette plaisante et émouvante tragi-comédie.

**Christophe Candoni**



## MÉDIAPART - 22 janvier 2018

### THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE DE SAINT-DENIS : LE JOUR OÙ *KROUMA* RENCONTRÉ LEVINSKI

À Saint-Pétersbourg, Jean Bellorini a mis en scène *Kroum* de l'auteur israélien Hanokh Levin avec les excellents acteurs du Théâtre Alexandrinski. C'est d'une telle justesse qu'on a l'impression que Levin est un Russe émigré à Haïfa, ville où lui-même avait mis en scène sa pièce ; un concentré de cruauté humaine et de dinguerie scénique, dans une ambiance no future débordante de vie.

Avant le spectacle, comme partout ailleurs, un employé du théâtre vient vous dire d'éteindre « vos portables » (comme si on en avait un dans chaque poche), de ne pas prendre de photos avec ou sans flash, etc. Cet employé est, de plus en plus souvent, une voix off, voire une voix enregistrée. Ce n'est pas le cas au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis. Celui qui vient devant les spectateurs, micro en main, le public le connaît bien, c'est Ibrahim Djaura. Il est chaleureux, populaire, il ne lit pas un texte, ne fait pas dans le par coeur, il se lance.

#### Un lapsus prémonitoire

Était-ce parce que c'était un soir de première, ou simplement parce qu'il arrive à toutes les langues du monde de fourcher, toujours est-il qu'Ibrahim Djaura a fait un formidable lapsus : il nous a dit qu'on allait « voir Kroum, une pièce de Hanokh Levinski », russisant ainsi magnifiquement le nom de l'auteur israélien Hanokh Levin en l'honorant de la dernière syllabe du nom que porte le théâtre où a été créé le spectacle mis en scène par le directeur du TGP, Jean Bellorini, le Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. C'était un lapsus prémonitoire car à la sortie, plus d'un spectateur était persuadé que Levin (1943-1999) était un auteur russe ou qu'il avait du sang russe dans les veines ou qu'il y avait en lui, à tout le moins, bien des points communs avec des auteurs russes comme Alexandre Vampilov (1937-1972) qui fut son contemporain (deux vies écourtées ; Levin, cancer à 56 ans, Vampilov, noyade dans le lac Baïkal à 34 ans). C'était là l'un des plus beaux compliments que l'on pouvait faire à ce travail, un compliment conjointement adressé aux acteurs de la troupe du Théâtre Alexandrinski, l'une des meilleures de Russie, au metteur en scène français et à ses collaborateurs, et aux passeurs qui ont œuvré à ce mariage franco-russe, depuis Patrick Sommier et son ADN (l'Art Des Nations) jusqu'à l'interprète et plus que ça, Macha Zonina.

Ainsi continue de s'écrire cette belle histoire d'amour dans le lit du théâtre entre la France et la Russie depuis la perestroïka. D'un côté, les spectacles réalisés en Russie par des metteurs en scène français, depuis la version russe de *Lumières* sous le titre *Otsviety (Reflets)* de Georges Lavaudant avec la troupe de Lev Dodin au Théâtre Maly de Saint-Pétersbourg en 1997, jusqu'aux perdreaux de cette saison, Jean Bellorini donc et, avant lui, Christophe Rauck mettant en scène un bel *Amphitryon* à Moscou avec la troupe des Ateliers Fomenko. De l'autre, les spectacles réalisés en France par des metteurs en scène russes ; ils sont plus rares car la Russie est un pays de troupes permanentes, ce qui n'est pas le cas de la France exceptée la Comédie Française – et ce n'est pas un hasard si les spectacles qui me viennent spontanément en tête sont ceux réalisés dans la Maison de Molière par Anatoli Vassiliev (du *Bal masqué* de Lermontov à *La Musica* de Duras) et Piotr Fomenko (*La Forêt* d'Ostrovski). Et ceci sans mentionner des spectacles russes venus en France et des spectacles français programmés en Russie.

#### Le rendez-vous avec *Kroum*

Jean Bellorini fait un pas de côté en choisissant un auteur ni russe ni français : l'Israélien Hanokh Levin. Depuis longtemps, il voulait monter *Kroum*, l'une de ses nombreuses pièces (cinq volumes aux éditions Théâtrales dans les traductions de Laurence Sendrowicz), mais il n'avait jamais pu réunir les conditions pour le faire. C'est donc chose faite, et bien faite. Quel plaisir de retrouver cet auteur et cette pièce que je n'avais plus revue depuis la mémorable et très personnelle version qu'en avait donné Krzysztof Warlikowski en 2005, où le Polonais mettait au centre les rapports entre Kroum et sa mère, optant pour un espace unique et flottant, concentrant les deux mariages qui traversent la pièce, se privant ainsi de ce comique de répétition et des effets de l'accumulation des courtes scènes qui composent diaboliquement Kroum.

Bellorini, qui signe également la scénographie, accentue cette composition en optant pour un dispositif qui offre une petite case de vie à chaque unité familiale, ce qui, dans la pièce, va d'un à deux individus. Pour le public russe, un tel dispositif renvoie, par ricochets, à l'espace limité de la *komunalka* soviétique (les appartements communautaires, il en existe encore) où, dans un appartement bourgeois de quatre pièces, vivaient quatre familles.

Cette étroitesse est une source de bien des jeux de scène où les acteurs de la troupe russe se régaler et nous régaler. Ce ne sont pas des espaces réalistes : une porte, et accessoirement une chaise ou un lit, le minimum ; c'est avant tout un espace de jeu. Bellorini suit en cela les indications de Levin. Cet auteur qui excelle dans la comédie (dans d'autres pièces, il s'adonne à la satire politique ou à la réécriture de la mythologie) ne décrit aucun mobilier comme aimaient à le faire nos maîtres du vaudeville. Tout est dans le verbe, tout est dans les corps.

Celui qui n'a d'autre chez lui que le logis étroit de sa mère où il ne va guère, c'est Kroum (Vitali Kovalenko). Il se tient le plus souvent à l'avant scène, égrène le temps en grignotant des graines de tournesol comme les Russes aiment à le faire. C'est lui qui ouvre la pièce : il revient au pays, il n'a pas fait fortune, n'a rencontré aucune âme soeur, il ne rapporte que du linge sale, pas même un cadeau pour sa vieille mère. C'est le degré zéro du héros. Il dira vouloir écrire mais il n'écrira rien, ne se mariera pas, etc. Un personnage en creux, un oisif actif, une sorte de version désargentée et plébéienne du personnage d'Oblomov, héros du roman éponyme d'Ivan Gontcharov très populaire en Russie. Comme lui, Kroum dit passer son temps à dormir.

### **Ratage à tous les étages**

À l'instar de Kroum, tous les personnages ont raté leur vie. Le mariage est un échec, la vie d'un couple qui ne se sépare pas, une calamité : comment supporter l'autre dont on ne voit bientôt que les défauts ? Célibataires ou mariés, les êtres sont pétris d'égoïsme, ce qui va souvent de paire avec la méchanceté. L'amour est une carotte qui fait avancer l'âne qu'est l'être humain mais la carotte est vite flétrie, immangeable. La force de Levin, c'est que ses personnages sont lucides sur eux-mêmes. « Tu me connais, j'en veux toujours autant et j'en fais toujours aussi peu », dit Kroum à Tougati (Dmitri Lyssenkov), son copain d'enfance, avant d'ajouter : « j'attends que mon grand roman, le roman du siècle, s'écrive de lui-même. » Kroum fuit sa vie en s'occupant de celle des autres, en particulier celle de Tougati. Il parvient à le marier (son rêve) avant qu'il ne soit rattrapé par le mal qui le ronge. Tougati mourra avant la fin de la pièce après que Kroum lui ait montré le soleil au bord de la mer une dernière fois – sans le dire explicitement, Tougati sait qu'il ne reverra plus jamais ça. La drôlerie de la pièce s'assombrit soudainement, cette mort prélude celle de la mère de Kroum (Marina Roslova) sur laquelle s'achève la pièce et le spectacle de Bellorini (alors que Warlikowski commençait le sien par cette scène finale). Autre personnage double face : Takhti (Sergey Amossov). S'il avait été boxeur, il aurait plus su encaisser les coups qu'en donner ; lui aussi est lucide sur lui-même. Il a épousé Trouda (Vassilissa Alexéeva) tout en sachant que cette dernière n'a jamais aimé que Kroum. Trouda n'est pas une reine de beauté avec ses poils sur les cuisses et ses fesses flasques mais Takhti aime pétrir ses miches comme s'il faisait des « heures supplémentaires dans une boulangerie ». De plus, de jour en jour, il voit les chairs de l'épousée s'affaïsser. « Pourtant, comme j'aime cette dégringolade ! Plus que tout », dit-il.

### **Une rare aubaine**

Tout n'est que dégringolade dans cette pièce d'autant plus drôle qu'elle est désespérée. Doupa (Yulia Martchenko), la copine de Trouda, surnommée Doupa la godiche, au corps empêché, ayant épousé le mourant Tougati, se fait dépuceler par un Italien de passage. Elle est l'un des deux personnages à s'extirper de ce marasme, sans doute pour tomber dans un autre cul-de-sac : on lui propose « un poste de caissière dans le nord du pays », alors la voici qui « part à la conquête de la grande distribution », dit-elle mi-bravache, mi-ironique. L'ailleurs est une poudre magique, le futur une douce illusion. Sa mère morte, Kroum dit vouloir sous peu prendre de grandes résolutions, il est prêt « à commencer à vivre » mais il ajoute, ce sont les derniers mots de la pièce : « plus tard, plus tard ». L'autre personnage à partir, c'est Shkitt (Ivan Efremov), un compagnon fidèle de Kroum. Tel un chien, il observe tout et ne dit rien. Magnifique idée de Levin que ce personnage qui ne dit rien dans un monde où l'on passe son temps à jacasser. Il part, non pour conquérir le monde mais « pour rien », parce qu'il s'« ennuie ».

Pour les acteurs, jouer de tels personnages (je n'en ai cité que quelques-uns) qui évoluent dans des petites scènes qui sont à la fois comme des sprints et des sketches, est une rare aubaine. Il faut être solide, véloce, formé en tout et les

acteurs de la troupe russe le sont. Habités à être fermement dirigés, ils ont pu être étonnés par la direction de Jean Bellorini, obstinée mais non directive. En sollicitant leur imaginaire via des improvisations, il leur donnait la possibilité de multiplier les propositions. Décontenancés dans un premier temps, faute d'en avoir l'habitude avec les metteurs en scène russes, ils se sont engouffrés dans cette cour de récréation. Le résultat est éblouissant de vivacité et d'inventivité scéniques.

Je n'ai pas vu tous les spectacles de Bellorini mais *Kroum* est probablement le plus libre et le plus accompli. Le Français a porté haut la troupe magnifique du Théâtre Alexandrinski et la troupe a donné des ailes à sa fibre russe.

**Jean-Pierre Thibaudat**





# ARTISTIK REZO - 22 janvier 2018

## MAGNIFIQUE *KROUM* AU TGP AVEC DES COMÉDIENS RUSSES ÉBLOUISSANTS

C'est un spectacle fort en humanité, formidablement interprété qui se joue durant dix jours au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis avec 12 comédiens et un musicien du Théâtre Alexandrinski de Saint-Petersbourg. Une comédie colorée à l'humour noir, montée comme une comédie à l'italienne, qui dépeint des hommes et des femmes à la dérive de leurs désirs avec beaucoup de tendresse et un jeu d'acteurs totalement captivant !

### **Comédie avec deux mariages et deux enterrements**

Hanokh Levin, mort prématurément en 1999, est actuellement l'auteur de théâtre israélien le plus intéressant par la force de son écriture traduite dans le monde entier. Originale, dérangeante, provocante et en même temps terriblement poétique et burlesque, sa prose décrit des gens ordinaires, nourris aux rêves et aux clichés de leur milieu, tendus comme des archers vers leur cible, mais qui la ratent en permanence. Ratés de l'existence, célibataires en manque de femme, épouses en manque de tendresse conjugale, fils étouffés par leur mère, filles étouffées par leur père, ces « microbes » de l'humanité qui cherchent ailleurs ce qu'ils n'ont pas chez eux en voyageant loin, en réussissant des diplômes, en voulant « tout » tout de suite, ce sont nous-mêmes. Levin sait de quoi il parle, attaquant ainsi par le rire tous les piliers des sociétés occidentales, des traditions du mariage à la réussite financière.

### **Une mise en scène remarquable**

Quel bonheur que cette scénographie à la Georges Pérec qui place les personnages, dans leurs mini-appartements d'un immeuble posé tout d'un bloc face aux spectateurs ! Colorés comme des cubes à jouer, éclairés lorsque les personnages s'animent, ces espaces enfantins jouent merveilleusement sur les différentes échelles de la société, ville, communauté, famille, couple, autant de cadres scéniques dans lesquels se heurtent en permanence les personnages de cette fable. Voici Kroum (Vitali Kovalenko), casquette vissée sur le crâne, jogging mou, de retour au pays, à 38 ans, sans épouse, au grand dam de sa mère juive inoxydable (Marina Roslova); Shkitt le taciturne (Ivan Efremov) plus philosophe que Trouda la bougeotte (Vassilia Alexéeva); Doupa la godiche (Yulia Martchenko), grande rousse alanguie et stupide qui séduit Tougati l'affligé (Dmitri Lyssenkov) dans son chemin de croix vers la mort.

### **Une délicatesse infinie**

Tous, du couple Félicia et et Dulcé, inséparables prédateurs de buffets dans les mariages et les bar-mitsvahs, en passant par la Tourterelle Tswita et son Bertoldo impayables, au docteur Schibeugen, promènent leur dégaine acrobatique, comique ou terrifiante à travers des situations où le banal le dispute au tragique, le quotidien à la métaphysique de l'existence. Au lieu de surligner le burlesque d'un trait épais, Jean Bellorini dirige ses comédiens avec beaucoup de finesse, de légèreté, leur laissant une bulle de créativité très personnelle. Aucune hystérie, aucune vulgarité, mais au contraire des scènettes dessinées à la sanguine d'une bande dessinée, flirtant du côté de la comédie réaliste italienne ou des vieux Woody Allen. Le travail est totalement choral, les costumes acidulés de Macha Makeïeff et la musique, jouée au piano et à l'accordéon, donnent au spectacle une respiration délicate et rafraîchissante. Un spectacle d'une totale intelligence, à ne pas rater.

**Hélène Kuttner**

# UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE - 22 janvier 2018

*KROUM*, DE HANOKH LEVIN, MISE EN SCÈNE DE JEAN BELLORINI,  
THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE SAINT-DENIS

« Maman, je n'ai pas réussi. Je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Je n'ai pas avancé d'un pouce, je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Je n'ai rencontré personne. Je n'ai rien acheté et je ne ramène rien. Dans ma valise, il n'y a que du linge sale et des affaires de toilette ».

Voilà ce que Kroum dit à sa mère à son retour de l'étranger. Retour au pays natal, Israël, sous le sceau de l'échec. Retour dans son quartier de Tel Aviv, mais qui pourrait être n'importe où dans le monde, chez sa mère, dans cet immeuble où végètent encore Tougati l'affligé, éternel hypocondriaque et Schkitt le taciturne. Il y a encore Doupa et Trouda. Ces quatre-là ne sont jamais partis. Tougati mourra bientôt après avoir épousé Doupa qui ne l'aime pas. Doupa partira, elle, pendant l'agonie de Tougati, espérant réussir ailleurs, caissière dans le nord. Trouda épousera Takhti qu'elle n'aime pas non plus. Schkitt aussi disparaîtra, sans un mot, comme à son habitude. Et puis il y a les voisins, ce vieux couple qui se déteste tant à vivre ensemble. Tout ce petit monde ne rêve, n'a d'ambition que d'un confort médiocre, d'un ailleurs – l'Italie ? – que nul n'atteindra jamais, englué, empoissé dans ce quotidien désespérant et morne ou suinte l'ennui et le manque d'amour. Kroum n'écrira jamais son roman, n'épousera personne, restera là, seul, définitivement, présent, avenir et ambition en berne.

*Kroum l'ectoplasme...* Cette pièce parle de ça, de ce déterminisme social et culturel qui abêtit et pousse à l'inertie. Personne, malgré leurs rêves, ne se donnent les moyens d'aller un peu plus haut. Tout est joué d'avance se disent-ils. Un « à quoi bon » qui résume leur destin étriqué, leur désespérant immobilisme. Pièce sur le désastre de nos vies, c'est une tragédie désespérante et sans rémission que sauve l'acidité d'un humour caustique qui évite le cynisme. Kroum est un personnage tragique, lucide, mais sans grandeur, minable même.

Jean Bellorini signe une mise en scène toute simple mais d'une grande profondeur, attentif à chaque personnage, dessinés avec soin, au cordeau. Sans chichi ni tralala, sans misérabilisme, mais avec et comme toujours, un sens certain et heureux de la troupe, du collectif. *Kroum* est une pièce chorale, que signe d'emblée la scénographie ; un immeuble, petites pièces empilées les unes sur les autres, qui cloisonnent, isolent, et en même temps regroupent cette communauté dans un cadre étroit et comme démultiplié. Des personnages toujours à vue, ou presque, prisonniers du regard et de la présence des uns et des autres.

Surtout, Jean Bellorini a un superbe atout, la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint Pétersbourg. Chaque comédien investit son personnage de manière fulgurante, prégnante, avec une densité rare et un sens du collectif époustouflant. Tous donnent à leurs personnages, aussi minables soient-ils, un poids d'humanité dans leur laideur, leur petitesse, une énergie folle et désespérée, qui les illuminent, les grandit, à défaut de les sauver. Et circulent entre eux quelque chose d'indicible qui les lie indubitablement et solidement. Celle sans doute malgré leurs différences et leurs conflits, de partager un même destin, de l'affronter, vivre avec, sans barguigner, pour sinon monter plus haut ne pas descendre plus bas. De jouer aussi, au-delà, quelque chose d'essentiel et de juste qui en dit long sur le délitement de notre société matérialiste et libérale. Tel Aviv c'est partout ailleurs, c'est aussi la Russie, l'Europe de l'ouest... C'est tout cela que Jean Bellorini met en scène avec une heureuse simplicité, de jolies et fines trouvailles aussi, l'air de ne pas y toucher, mais avec une sûreté dans la direction d'acteur – encore une fois, quels acteurs ! – dont il a su tirer, dans un exercice de l'ailleurs cher à Vitez, le meilleur parti.

**Denis Sanglard**



# RUE DU THÉÂTRE - 19 janvier 2018

## LA VIE RÊVÉE DES ECTOPLASMES

Au TGP de Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène Kroum, comédie chorale et grinçante de Hanokh Levin, par la formidable troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. Un régal.

L'ectoplasme. C'est ainsi qu'est nommé le personnage qui donne son nom à la pièce, Kroum. Pour autant, il n'est pas forcément le personnage principal du spectacle mis en scène par Jean Bellorini, le très jeune et talentueux patron du Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis. Principal, il le devient sur la fin, en creux ou par défaut, archétype d'anti-héros qui a juste le mérite de résister un peu mieux à l'usure de la vie que la douzaine de personnages qui peuplent cette comédie désespérée mais pas désespérante, avec deux mariages et deux enterrements, de l'Israélien Hanokh Levin, trop rarement joué en France. Personnages qui font assaut de médiocrité, de veulerie, de procrastination. Mais qui se révèlent bien vivants, drôles, joyeux, travaillés par des rêves d'ailleurs, des velléités de sursaut salvateur qui bouleverserait leur petite vie de quartier, de couple, de famille sans surprise. On peut toujours rêver !

Jean Bellorini, dont on connaît le goût pour le théâtre russe et ses troupes de comédiens très pros, a choisi le Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg pour interpréter (en russe surtitré) les personnages de cette pièce qui pourrait se situer aussi bien en France, qu'en Israël, en Russie, ou n'importe où dans le monde moderne. Et pourtant, leur façon à eux de la jouer en fait une œuvre qu'on jurerait tirée du répertoire russe, entre Gogol et Boulgakov en passant par Tchekhov et Grossman. Avec la musique toujours présente, servie par un pianiste caché dans un coin gauche de la scène qui se fait aussi accordéoniste et toute la troupe qui reprend en chœur telle ou telle romance en russe ou en italien. L'Italie, c'est comme une bouffée d'air frais qui fait irruption dans la banalité du quotidien où baignent les personnages, un exotisme facile certes, mais irrésistible.

Verticale, la belle scénographie due aussi à Jean Bellorini empile ces petites gens dans les loggias colorées d'un petit immeuble donnant sur un parvis central. Là on se rencontre, s'épie, s'engueule, se moque, se drague... Tout le monde sait tout de tout le monde dans cette vie urbaine à taille humaine (aussi bien physiquement que symboliquement). À l'intérieur de ce cadre général, des cadres plus petits sont parfois astucieusement découpés par des lumières comme des focus qui isolent tel ou tel personnage ou intrigue. Tous les protagonistes sont confrontés aux mêmes misères affectives et matérielles, aux mêmes impasses existentielles, mais chacun avec sa particularité, participant d'un mouvement d'ensemble magnifiquement orchestré par le metteur en scène.

### Les mains vides

Si les personnages n'ont au départ rien de sympathique, ils finissent par le devenir. À commencer par Kroum (l'excellent Vitali Kovalenko) qui dès son entrée en scène annonce la couleur : il revient (d'on ne sait où) les mains vides, sans rien avoir appris, ni gagné, ni rapporté à sa mère, preuve vivante que toute tentative de sortie, toute recherche d'une issue est vouée à l'échec. La mère évidemment ne l'entend pas de cette oreille et persiste à charger son fils de mille espoirs et culpabilités. Ce que ne manque pas de moquer le couple de vieux voisins, paire pittoresque de pique-assiettes englués dans une relation d'amour-haine indestructible.

Dans cette galerie de caractères pas piqués des vers, il y a aussi deux filles à marier, Trouda, dite la bougeotte, et Doupa, la godiche, qui pour être différentes n'en donnent pas moins tête baissée dans le mariage comme une planche de salut. Et Shkitt, le taiseux, dont la silhouette dégingandée traverse la pièce comme un fantôme. Sans oublier le poignant Tougati, hypocondriaque ergoteur, qui prend une dimension shakespearienne lorsque au seuil de la mort il s'écrie : « Ce que j'ai connu jusqu'à présent, ça ne s'appelle pas vivre. Je me suis juste préparé ». Terrible !

Noël TINAZZI

**BLOGS**

# SPECTATIF - 22 janvier 2018

## *KROUM* AU THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE

Quel plaisir de retrouver l'univers d'Hanokh Levin ! Ici somptueusement mis en scène et joué, avec toute la verve et l'éclat nécessaires pour apprécier les qualités multiples du texte de cet auteur incontournable du théâtre moderne dont la portée sert autant la réflexion que l'émotion. Toujours cyniquement drôle et poétiquement impertinent. Son écriture à l'abattage ciselé fait mouche à coup sûr. Qu'il soit joué en français ou en russe comme aujourd'hui. L'universalité de son propos, des thèmes et des messages dépassent les barrières de la langue, des cultures et des environnements sociaux. Que ce soit à Saint Pétersbourg, à Paris, à Haïfa (ville d'Israël où la pièce est créée en 1975) ou ailleurs, nul doute que ses pièces soient comprises et appréciées dans leurs adaptations plurielles.

La toile de fond de *KROUM l'ectoplasme* est dessinée avec les thèmes récurrents de Levin. La maladie, la souffrance, l'agonie et la mort. L'amour, la famille, le mariage, les funérailles et toutes les conventions sociales rituelles. Et surtout, surtout, les voisins ! Car quoi de mieux que le voisinage pour dépeindre la société des gens, comme un microcosme d'où rien ne sort ni ne rentre sans qu'on le sache, le voit ou le raconte. Nous sommes plongés dès le début dans une ambiance sociale où l'espace privé et l'espace public rompent sans vergogne leur frontières. Kroum rentre à peine de son voyage au loin ? Tout le monde le sait, l'apprend, le commente en moins de temps qu'il ne le faut pour tomber amoureux ou malade. Kroum qui est parti plus pour s'extraire de sa vie que pour la conquérir, revient bredouille, dans sa tête comme dans ses valises.

Entre Kroum, une valise à la main. Il étreint la Mère.

« Maman, je n'ai pas réussi. Je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Je n'ai pas avancé d'un pouce, je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Je n'ai rencontré personne. Je n'ai rien acheté et je ne ramène rien. Dans ma valise, il n'y a que du linge sale et des affaires de toilette. Voilà, je t'ai tout dit et je te demande maintenant de me laisser tranquille. »

Ces mots sont les premiers que nous entendons. Ils donnent le ton à l'ensemble de ce prodigieux récit d'errance confiée au hasard et de révoltes contre l'ennui, contre le ratage de ces nombreuses vies qui se montrent à nous. Nous sommes touchés par cette troublante histoire d'impossibles possibles qui voisinent, dans laquelle s'enferment les personnages de cet immeuble dressé comme un plan de coupe devant nous sur le plateau. Kroum aurait voulu être un artiste, un écrivain. Le veut-il encore ? Le peut-il ? Y croit-il toujours ? L'exil n'aura rien changé, le retour non plus sans doute. Les autres, ses amis, son ex, sa mère, ses voisins, auront-ils un sort meilleur ?

Une scénographie magnifique. Des costumes et des jeux colorés comme un jour faste de spectacle. Des comédiennes et des comédiens brillants, émouvants et drôles. Ce jour-là, au Théâtre Gérard Philippe, est un moment de théâtre mémorable.

**Frédéric Perez**

# THÉÂTOILE - 21 janvier 2018

## *KROUM* : UN JOUR VIENDRA

Jean Bellorini a une âme russe en lui. Après s'être emparé notamment de l'œuvre de Dostoïevski, il met en scène *Kroum* du dramaturge israélien Hanokh Levin avec la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. Entre rires et émotions, un éblouissant spectacle colore le plateau de la salle Roger Blin du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis qu'il dirige depuis janvier 2014.

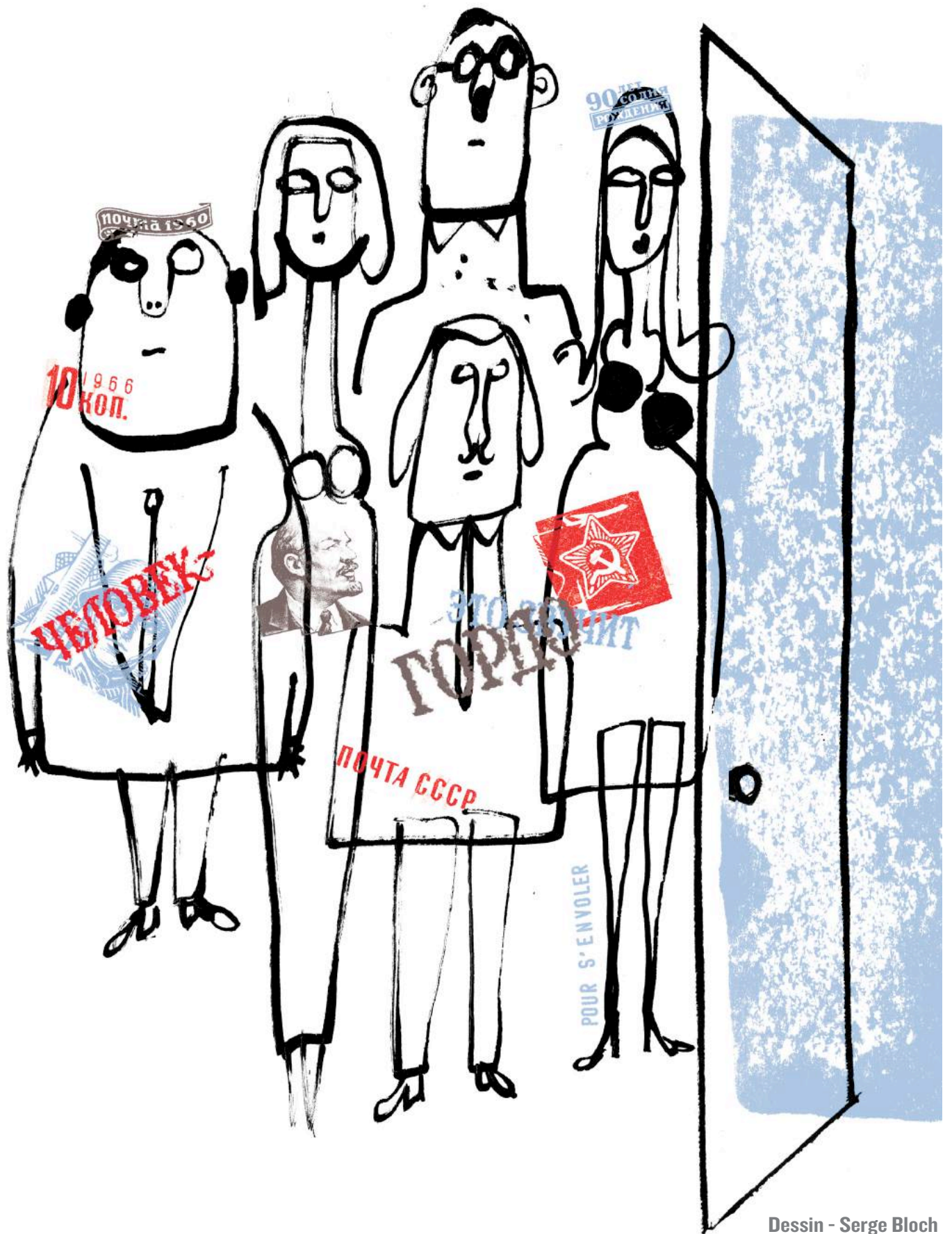
Un homme est là, assis, à jardin, sur un banc, à quelques centimètres du premier rang de spectateurs. Derrière lui s'érige un immeuble composé de neuf cases. Vert, orange, bleu, jaune, rouge... : à chaque espace sa couleur ! Une scénographie verticale qui abrite une vie de quartier secouée par les espoirs vains de chacun des douze protagonistes à aspirer à un avenir meilleur. Dès les premières notes enlevées du piano, chaque pièce accueille un acteur et deux autres errent sur la place, en bas du bâtiment. Sifflotant en rythme, les douze interprètes donnent la cadence au creux d'un éblouissant spectacle qui éclaire le chemin vers la réalisation des rêves malgré les nombreux témoins des échecs successifs. Partir loin ? Où ? Comment ? Pourquoi ? Que faire et qui pour sauver Kroum, pour soulever ce masque de médiocrité englué dans un tourbillon de sentiments parfois contradictoires et un temps perdu à jamais ?

« Imaginer le départ me convient mieux que partir » explique Kroum, l'ectoplasme, qui revient de l'étranger où il a échoué dans tous les domaines. Comme il le dit lui-même, la seule chose qu'il a réussi, c'est de ne pas s'être marié. Alors il revient traîner son désespoir et sa médiocrité dans ce quartier qui se meure peu à peu, à l'image de Tougati, l'hypocondriaque coincé dans un éternel problème de gymnastique, marié fraîchement à la prude Doupa, la godiche. Kroum, malgré lui, décide de demander Trouda en mariage mais c'est Takhti qui épousera la belle, au dernier moment, nageant dans une telle félicité qu'il a peur de faire naufrage. C'est ainsi que nous assistons aux ultimes soubresauts sur Terre des procrastineurs du coin, sous le regard du docteur Schibeugen, un médecin aux allures de prêtre sectaire. Kroum, joué par l'excellent Vitali Kovalenko, a tout de l'anti-héros, jusqu'à se faire ravir le rôle principal par Tougati. Néanmoins, le haut niveau de la distribution les place tous sur un pied d'égalité au cœur d'une vie à sombrer vers le néant, une existence de solitude, d'agonie, de lassitude.

Il n'y a aucun doute à avoir sur ce point : le théâtre russe anime Jean Bellorini qui dirige avec talent un spectacle joyeux, festif, vivant, même s'il est parfois un peu grinçant. L'histoire pourrait se dérouler n'importe où. Il y a dans ce texte une grande dose d'universalité et d'humanité qui se distille progressivement. Dans cette biographie chorale, il façonne un écran merveilleux pour une vie qui se colore et s'anime, entre rires et émotions, mariages et enterrements, au son des notes de piano et d'accordéon qui flottent dans les airs avec mélancolie et grâce. *Kroum* se dévoile avec une beauté touchante pour contrer une incapacité à accomplir rêve et destin. Le départ, la mort, l'humour sont autant de portes de sortie pour ces naïfs de la vie, handicapés à s'élever, à faire d'un songe une réalité : la leur !

Sonia Bos-Jacquín





Dessin - Serge Bloch